



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1878

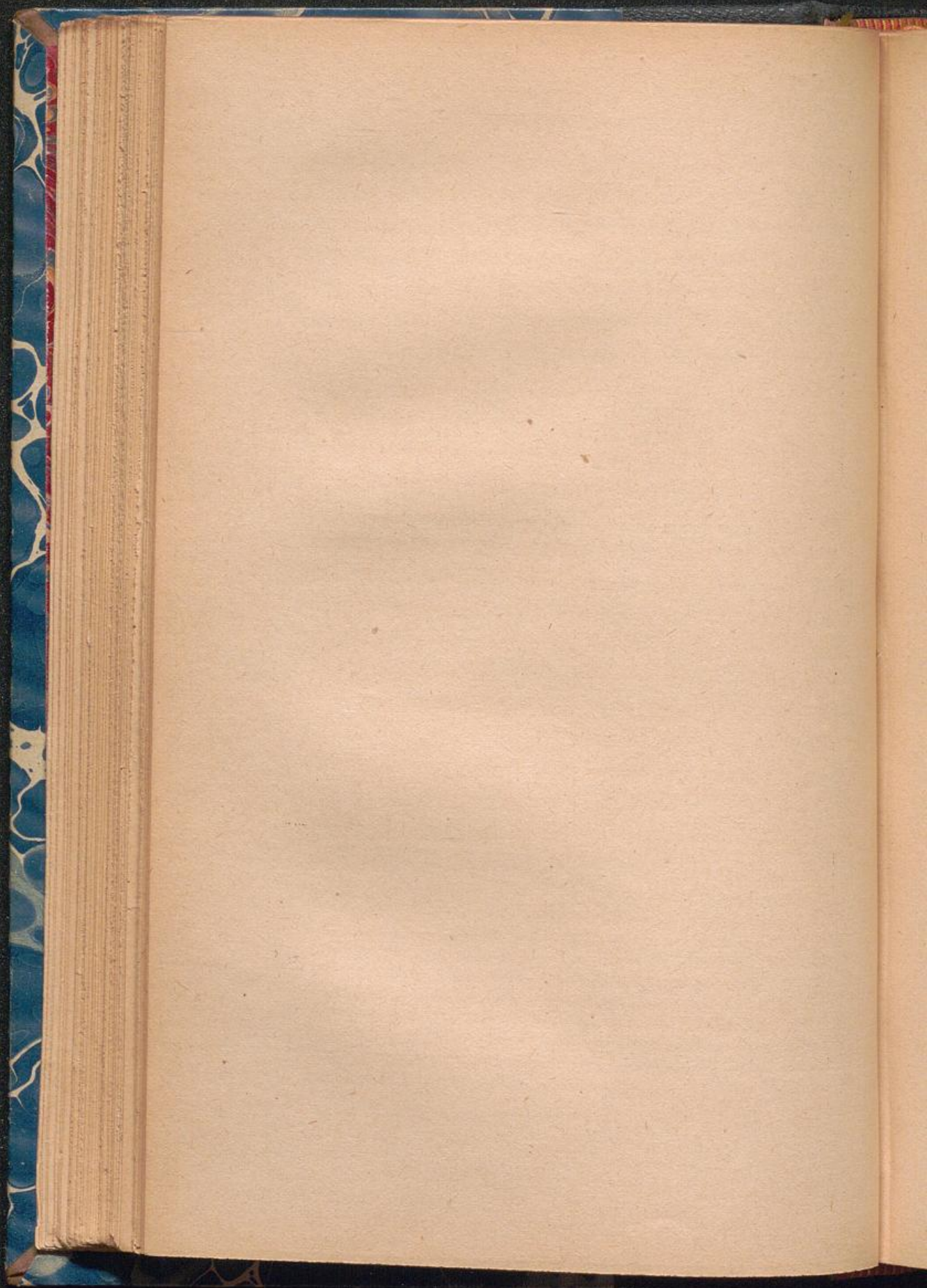
Le comte de Clermont

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

es
s,
es
le
p-
o-

es
ut
4,

LE COMTE DE CLERMONT



LE COMTE DE CLERMONT⁽¹⁾

« Ce 11 février 1749.

« Éole, suivi des aquilons furieux, ravageoit encore nos vallons, quand la fièvre impitoyable vous força d'abandonner Melpomène, Terpsycore, Thalie et les marionnettes. La prévoyante saignée, le secourable émétique et la sage rhubarbe vous rendront sans doute brillant de corps, pétillant d'esprit, aux vœux de la troupe qui a un extrême besoin de vous pour pouvoir commencer les répétitions des jeux prémédités pour le Carême prenant. Polichinelle vous appelle à son secours, Dame Gigogne vous attend à sa toilette, et Legrand Maamoubatchoulicaraca, dit le père Duchemin, n'a qu'un cri après vous. Votre tante s'arrache une boucle du chignon chaque fois

(1) Louis de Bourbon, prince du sang, né et titré comte de Clermont, chevalier des ordres du roi, lieutenant général des armées, abbé commendataire de Saint-Germain des Prés à Paris, du Bec au diocèse de Rouen, et de Chalis au diocèse de Senlis, gouverneur de Champagne et de Brie, colonel et mestre de camp de trois régiments, l'un d'infanterie nommé Enghien, l'autre de cavalerie nommé Clermont, le troisième de volontaires étrangers aussi nommé Clermont, l'un des quarante de l'Académie française. — Les lettres du comte de Clermont citées dans cette étude sont tirées des papiers de Bachaumont, n° 359, BLF, Bibliothèque de l'Arsenal.

qu'elle pense qu'elle est éloignée de son neveu, elle y pense cent fois dans les vingt-quatre heures : c'est cent boucles qu'il lui en coûte par jour, elle n'en a que cinq cents à son chignon : voilà trois jours que vous êtes absent, ce sont donc déjà trois cent boucles qu'elle s'est arrachées ; il ne luy en reste plus que deux cents. Si vous êtes encore deux jours absent vous trouverez la pauvre Mathurine chauve comme un chien turc (1). Mais parlons de vos menuets, j'assemble actuellement les virtuoses : les corno primo, corno secundo, violino solo, violeta, violino, hautbois, trompettes marines, flageolets, contrebasses, fifres, timbales, vielles, guimbardes, flutes douces, flutes à l'oignon, chalumeaux, cornemuses, musettes, castagnettes, tambourins, trombones, orgues, orgues de barbarie, timpanons, harpes, clavecins et épinettes pour exécuter vos divins menuets dont l'on va tirer les partitions nécessaires pour leur exécution.

« Ils seront aussi tripudiés ce soir par M^{lles} Leduc qui mettront chacune une paire de souliers exprès pour cela ; et il vous sera mandé tout de suite le plaisir que les pieds et les oreilles auront eu à s'abandonner aux charmes mélodieux de la gracieuse mélodie dont vous venés d'orner nos concerts et nos danses. »

.....
« L. B. »

(1) M. Cousin, dans une étude publiée postérieurement, a recherché quelle pouvait être cette farce de carnaval jouée à Berny. Il pense que c'est le *Galant Jardinier* de Dancourt, pièce figurant au répertoire de Berny, qui se termine par un divertissement de masques, et dans laquelle l'amant, déguisé en garçon jardinier, se fait passer pour le neveu de la jardinière Mathurine. (*Le comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses*, par Jules Cousin, 1867.)

Cette lettre, écrite par le vainqueur de Raucoux, le vaincu de Crevelt, le prince du sang académicien, l'abbé de Saint-Germain amant de la Camargo et de la Leduc, le prince de Clermont, cette lettre pleine des bouffées du plaisir de Berny est adressée au jeune comte de Billy, que son illustre protecteur recommandait, l'année précédente, à M. d'Argenson pour la croix de Saint-Louis en ces termes :

« Enfin, monsieur, je vous le répète, ce sera une grâce directe que le Roi m'accordera ; ne soyez point étonné de l'intérêt vif que je prends à M. de Billy, outre que c'est un excellent sujet, son père étoit premier gentilhomme de ma chambre et de plus mon ami en qui j'avois une grande confiance. En mourant il me donna son enfant âgé de cinq ans, et me pria de lui tenir lieu de père : ce que j'ay fait. Ainsi je l'ay fait élever sous mes yeux et le regarde comme mon fils. Vous connoissés, Monsieur, la sincère et inviolable amitié que je vous ay vouée.

« LOUIS DE BOURBON. »

Quatre ans avant, M. de Clermont, que ses amours ne distrayaient pas de l'avenir du joli garçon, écrivait à madame Favière qu'il avait fait venir M. de Billy à Berny, qu'il l'avait trouvé insuffisant pour la charge de premier gentilhomme de la chambre, mais qu'il s'était décidé, ne pouvant se passer plus longtemps de premier gentilhomme, d'indiquer M. de Billy, dès à présent, pour capitaine de ses gardes, qu'il en avait la charge, et qu'il en remplirait les fonctions aussitôt qu'il aurait achevé de prendre le caractère et le maintien d'un homme raisonnable.

Ainsi trouvons-nous ce prince léger et amoureux de plaisir assumant un rôle de dévouement et pratiquant des devoirs plus sérieux que les goûts de sa vie. Et M. de Clermont occupé de la carrière et de l'avenir du fils de son serviteur va nous apparaître avec quelque chose de la sagesse et de la maturité gaie d'un jeune père.

Toute justice n'a pas été rendue aux rapports des grands et de leurs serviteurs au xviii^e siècle. Entre le prince et sa maison, il y avait autre chose que le commandement et la bassesse, mieux même que l'habitude : il y avait le lien. La *gens* nouvelle, recrée par la monarchie, en empruntant à la famille le meilleur de sa hiérarchie, lui empruntait aussi le plus vrai des affections ; et les rapprochements n'étaient pas rares des fils aînés de la France et de leurs officiers, non point par un compagnonnage de débauche à la Ravanne, mais par les bons offices et les bons services, l'amitié et le respect, les plus belles familiarités et les plus grandes reconnaissances.

Le diable était que toute cette tendresse et toute cette occupation du comte de Clermont tombaient sur la plus folle tête, le plus charmant extravagant, le fou le plus déraisonnable, le plus délicieux mauvais sujet du monde. Pourtant l'aimable tuteur ne s'en fatiguait ni ne s'en dégoûtait. Il allait le poursuivant de morale, de conseils, d'avertissements et de complaisances, jusqu'au jour où il songea — remède final ! — à le marier, à le marier à beaucoup d'argent. Pour cette affaire, un père, vraiment, n'eût pas apporté plus

d'empressement, de persistance, de politique, d'intrigue, de volonté. Il s'agissait d'une demoiselle Mouffle, une héritière d'un million. Il fallait rompre un mariage entamé; il fallait emporter le père, décider le tuteur, obtenir l'assentiment de la famille de Mailly, qui s'intéressait à la mariée; il fallait battre le ministre, et ne pas faire à M. de Billy un ennemi personnel de M. d'Argenson, qui voulait le million de mademoiselle Mouffle pour M. de Caumartin. Que de lettres, de rendez-vous, d'entrevues! M. de Clermont ne se remua jamais tant de sa vie, même pour lui-même.

Mais M. de Billy était le fou que vous savez. La famille de mademoiselle Mouffle lui reprochait, « en fait de femmes, de ne connaître que des filles; en fait de gens de condition, que des écervelés; en fait de bourgeois, que des musiciens. » Voilà qui mit à néant tout le beau zèle de M. de Clermont; voilà qui attira à Cupidon-Billy cette charmante mercuriale, si grondeuse et si tendre :

« De Paris, ce 12 juin 1749.

« J'ai reçu votre lettre, Cupidon, et je vois que vous ne ferés point bâtir de maison de plaisance à Graveline, malgré cela je vous exhorte à vous y bien comporter vis à vis de votre régiment et de ceux qui commandent dans cette ville et dans le pays. Comme vous n'avés point de plaisirs vifs, vous pouvés employer votre tems à apprendre le métier de colonel, à vous faire aimer et estimer du corps que vous commandés, et enfin de commen-

cer à devenir un homme solide et sur lequel on puisse faire fond.

« J'avois bien prévu que vos anciennes fredaines, le peu de circonspection que vous avés, et la manie d'une philosophie que vous sabrés à votre guise vous feroient tort dans l'établissement si avantageux que je traitois pour vous. M. Mousle m'a apporté, il y a quelques jours, un libelle contre vous qui lui a été donné par toute sa famille, afin de lui faire voir combien il y auroit de cruauté à un père d'abandonner sa fille au pouvoir de quelqu'un si extraordinaire, si mal pensant et si irrégulier dans sa conduite que vous. Dans ce bel écrit, on y fait le détail circonstancié de votre répugnance pour la guerre, et de tout ce que vous avés fait pour quitter ce métier afin de vous abandonner à une vie obscure et crapuleuse, d'où l'on conclut que sitôt que vous pourrés vaincre votre attachement pour moy, seule chose qui vous contienne, que vous vous abandonnerés à ce même genre de vie, que vous y entraînerés votre femme, et que vous l'abandonnerés si elle pense assés bien pour ne pas vouloir se prêter à votre volonté sur cela; ensuite, que vous ne connoissez en femme que des filles, en gens de condition que des écervelés, en bourgeois que des musiciens, lesquels seuls ont votre vénération et votre estime, que vous êtes toujours mis comme un fol et comme un bandit, sans contenance, sans considération, vous piquant d'être extraordinaire et faisant gloire d'être hué partout; qu'enfin vous aimés à saisir les ridicules de tout le monde, à en faire des gorges chaudes, et ceux qui s'allieront à vous seront les premiers à essayer vos coups de patte. Voilà, en

gros, les réflexions qu'on a fait faire à M. Mousle, et ce que la famille a dit pour faire voir que son éloignement pour vous étoit fondé. Ils ont même ajouté à cela qu'il étoit inconcevable tous les chagrins que vous m'aviés donnés, et toutes les couleuvres que vous m'aviés fait avaler; que j'étois convaincu dans le fond que vous n'étiés pas un bon sujet, et que ce n'étoit que par la reconnoissance que j'avois de l'attachement de votre père que je m'ahurtois à vous protéger, que sans cela il y a longtems que je n'entendrois plus parler de vous, que cela étoit beau de ma part, étoit respectable, mais qu'une famille d'honnêtes gens pouvoit, sans me manquer de respect, ne pas souhaiter d'être la victime livrée à l'amitié que je conserve à la mémoire de quelqu'un qui m'a été attaché.

« Au bout de tous ces raisonnemens que l'on m'a fait, il est convenu qu'il s'étoit bien aperçu que vous étiés un crâne, et il m'a dit malgré le mauvais compte qu'on lui avoit rendu de vous qu'il m'avoit donné sa parole et qu'il ne la retireroit point; mais que si je voulois la lui rendre, il alloit dans le moment s'engager pour donner sa fille à M. de Caumartin dont les articles de contrat étoient signés de toute sa famille.

« Après avoir réstéchi à ce que m'avoit dit M. Mousle, et à la façon de penser de sa famille à votre égard, et après en avoir conféré avec M. de Bachaumont, je me suis déterminé pour avoir un prétexte honnête de rendre à M. Mousle sa parole, d'écrire à M. d'Argenson pour luy demander s'il étoit vrai qu'on ne lui eût point rendu les paroles sur le mariage de M. de Caumartin

avec M^{lle} Mousle; auquel cas je n'irois point sur les brisées de M. de Caumartin n'ayant jamais traité le mariage de cette d^{elle} avec vous que dans la persuasion où j'étois qu'il n'étoit plus question de M. de Caumartin pour elle. M. d'Argenson m'a répondu bien des politesses, et qu'il étoit vrai que les paroles ne lui avoient jamais été rendues. J'ai écrit alors à M. Mousle qu'il étoit libre de conclure le mariage de sa fille avec M. de Caumartin. M. de Bachaumont a approuvé cette conduite, et je l'ay crue d'autant plus nécessaire qu'il auroit été impossible de faire votre mariage avec M^{lle} Mousle sans plaider avec sa famille, et j'ai cru essentiel pour vous d'éviter des plaidoyers d'avocats dans lesquels ils auroient déclamé contre vous, et mis dans un plus grand jour des choses que vous devés désirer qui soient dans l'oubly et que vous devés tâcher d'y plonger par une conduite décente et irréprochable. D'ailleurs l'enlèvement de M^{lle} Mousle fait à M. d'Argenson auroit pu indisposer ce ministre contre vous, et il n'a et peut-être malheureusement n'aura que trop d'occasions de vous nuire.

« Voilà, mon cher Cupidon, des fredaines, des enfances, et des faux raisonnemens que vous payés bien cher; ils vous coûtent, du côté de la femme que vous manqués, neuf cent mille livres bien clairs et bien nets, du côté de votre famille près de vingt cinq mille livres de rente dont elle vous avantageoit pour votre mariage: cela, comme l'on dit, ne se trouve pas dans le pas d'un cheval.

« Par une seconde lettre que je reçois de vous, vous me proposés de vous chercher en place de M^{lle} Mousle

quelque riche héritière du Pérou : ce n'est pas mal l'entendre et je la chercherai ; mais cette héritière n'ouvrira point ses cavernes d'or et d'azur à quelqu'un dont le peu de solidité et de conduite luy feroit craindre de semer ses perles devant les pourceaux ; il faut donc que vous travaillés de votre côté à n'être plus pourceau, sans cela point de Péruvienne ; nous serions même rejetés de la plus modique héritière des montagnes de Savoye, dont le bien cependant ne consiste qu'en une marmotte dormant six mois de l'année dans une boîte de sapin. Je vous remercie de tirer consolation sur votre mariage manqué, de ce que vous en serés moins détourné à me faire votre cour et à jouer la comédie, mais rassurés-vous sur cela, en cas d'un autre mariage vous pourrés allier le tout. Les heures que vous donnerés à votre femme doivent être couvertes des sombres voiles de la nuit et je ne suis plus assés jeune pour que vous cherchiés l'occasion de me faire votre cour dans ces instans-là ; ce seroit pousser trop loin votre reconnoissance. Et d'ailleurs, comme je n'ai nul goût pour les manchettes, je ne serois pas digne de cet effort de votre part. Quant à la Comédie, elle est, ainsi que le jeu d'oye renouvelé des Grecs, un plaisir innocent où l'esprit se déploie et qui ne sauroit offusquer la femme la plus barbare. Au contraire cet exercice émeut les passions, attendrit le cœur, et la dame ne peut que se bien trouver de ces deux effets qui en procurent un troisième qui a beaucoup de connexité avec l'œuvre de propagation.

« Cette lettre n'ayant d'autre fin que de vous prouver l'amitié que j'ai pour vous, il est inutile qu'à la fin de la

lettre je vous le répète; bis in idem est bien fait avec les dames, mais n'est que bavarderie en écriture.

« Vous connoissés la main du secrétaire, ainsi je ne signe point. »

Cette indulgence, non de père, mais de grand-père, si accomodante qu'elle va jusqu'à permettre un peu de libertinage, rien qu'un peu à la jeunesse du jeune officier, ne s'oublie jamais cependant jusqu'à l'injustice; et quand Bachaumont, désireux de consoler son parent de n'avoir pas épousé M^{lle} Moufle, sollicite le prince d'intervenir auprès du roi pour faire de son parent un colonel, le comte de Clermont s'arrête, pèse en prince du sang les titres de son protégé, et, les trouvant trop petits pour une telle place, répond de Marly à Bachaumont ces nobles paroles :

« 18 juin 1749. »

« ... Si c'étoit moy qui pût dispenser ces sortes de grâces, il me semble que je ne devrois pas récompenser un plaisir qui me seroit personnel par un bienfait qui doit n'être que le prix des services que l'on a rendus à mon maître, et dans cette occasion je manquerois d'obliger, sans croire manquer à la reconnoissance. »

Quelques mois après, à la mort du grand-père de Billy, le comte de Clermont s'oppose à ce que l'héritier quitte son régiment, voulant le tenir loin des tendresses amollissantes des grand'mères, et lui garder l'avenir, espérant, de ce sacrifice, lui faire presque un droit à la place qu'il sollicite :

« Berny, ce 18 août 1749.

« Je voudrais donc pouvoir lui (la grand'mère de Billy) procurer la douceur de vous voir, et à vous celle de luy rendre des soins ; mais votre intérêt personnel l'a déterminée à trouver plus de consolation dans votre absence que dans votre présence.

« J'ay résisté à toutes les sollicitations vives qu'elle m'a fait faire par quelqu'un qui s'intéresse bien à vous pour votre retour. Cette personne-là est, ainsi que votre grand'mère, un peu mie à votre égard. Vous êtes un enfant gâté que l'une et l'autre veulent continuer à gâter. Pour moy, vieux coquin de militaire, je ne suis pas absolument tendre dans ce genre-là ; je veux votre bien mordicus, malgré vous, malgré votre grand'mère et malgré tous ceux qui sont si mollement attendris à votre sujet. Je dois cela à la tendre amitié qui régnoit entre votre père et moy, et à celle qu'il m'a transmis pour vous. Oui, vous aurés beau dire, que j'ay bien le diable au corps de vouloir plus que vous ne voulés ; malgré cela le diable restera dans mon individu, je veux faire du fils de mon ami un grand et bon sujet, et luy procurer les avantages que méritera quelqu'un que j'aurai élevé et que je regarde comme mon fils..... »

Ce n'était pas une petite charge que d'être le directeur temporel de cette tête à tout vent, où se battaient et se brouillaient les résolutions et les orages. M. le comte de Clermont y perdait presque son bon sens, sans y perdre sa patience ; et les remontrances tempérées de caresses, les avertissements cachés sous la grâce et le sourire, de ne pas se lasser. Le

grand-père Billy mort, Billy, qui était paresseux et n'aimait ni les affaires ni les difficultés, voulut, pour fuir tout ennui, abandonner son bien à ses oncles. Aussitôt part de Berny une mercuriale au prétendu philosophe cynique qui oubliait que la philosophie du siècle étoit de désirer les richesses :

« Berny, ce 18 août 1749.

« Soyés bien persuadé que, malgré tous vos défauts, l'on vous aime à la rage, peut-être plus que vous ne voudrés, mais non pas plus que vous ne voudrés quand votre cerveau se sera un peu réglé et que vous serés parvenu à épurer votre philosophie, et à ne la pas habiller selon les différentes mascarades qui réjouissent successivement vos différentes idées. Dans ce tems-là, vous ne serés plus sententieux, vous ne vous piquérés plus d'être philosophe, vous croirés même ne l'être pas, et c'est alors que vous le serés véritablement ; mais philosophe aimable, conséquent, sociable, aimé et recherché de tout le monde. Vous avés en vous tout ce qu'il faut pour cela : un bon cœur, des principes, des connoissances, des talens. Il ne s'agit que de bien économiser tout cela, de ne donner à chaque chose que son étendue ; avec de l'esprit et de la réflexion on en vient à bout, vous avés le premier qui vous fera acquérir les deux autres quand vous le voudrés.

« Je finis pour aller manger ma soupe qu'on dit être aux choux et délicieuse ; ainsi je me dépêche de vous dire que vous devés toujours compter sur une amitié bien sincère de ma part.

« LOUIS DE BOURBON. »

Au bas, il y a de la main de l'académicien, prince du sang :

« *Diable! j'oublie que je ne fait que parafer mes lettres à Qupidon (1).* »

Au bout de ce long rôle d'amitié, de tutelle, d'appui et de garde, soutenu avec tant d'âme, de zèle et de goût, M. le comte de Clermont eut à remplir envers celui qu'il appelait le *fils de son ami* un dernier rôle, le plus délicat de tous, le plus délicatement rempli malgré son émotion, et qui fut comme l'accomplissement suprême du mandat de son cœur :

« *Berny, 11 janvier 1750.*

« *Je suis charmé, mon cher Billy, que votre première communion soit enfin faite, puisque cela me donne la liberté de vous avouer la supercherie que je vous ai faite, pour vous engager à remplir un devoir indispensable. Tranquillisés-vous donc à présent sur votre situation, elle n'a jamais été aussi périlleuse que je vous l'ai dépeinte et fait dépeindre. Il est sûr que vous vous tireres de l'état où vous êtes moyennant une exacte soumission aux lois que vous prescrira la médecine, et j'espère qu'avant qu'il soit longtems, j'aurai à Berny un Cupidon un peu maigrelet, mais en pleine convalescence. C'est alors que nous ferons de la musique, sans trop cependant nous échauffer le crâne.*

« *Pour le présent, chassés les idées tristes, vous n'êtes*

(1) Les lettres dictées par le prince et seulement signées et paraphées par lui sont écrites de la main d'un secrétaire qui serait M. Dromgold, d'après M. Jules Cousin.

pas en situation d'en avoir. Égayés votre régime, c'est-à-dire par des amusemens et non pas en y manquant; car c'est de son exactitude que dépendra une plus prompte guérison.

« Je finis en vous demandant de me pardonner de vous avoir fait peur sur votre état; mais, comme je vous connois, j'étois sûr qu'il n'y avoit que ce moyen-là de vous déterminer à faire ce que le public exigeoit de vous et ce qui rétablit votre réputation vis à vis de luy.

« Adieu, mon cher Billy, à présent de la gayeté autant que votre état vous le permettra. Je finis en vous embrassant du meilleur de mon cœur et je vais boire à votre santé un bon coup de vin de Chassaigne tout pur (1). »

« B. »

(1) François-Louis de Billy mourait le 19 janvier 1759.